

Louis XIII, ou plutôt le duc de Luynes, son favori, avait résolu d'en finir une fois pour toutes avec le ferment continu des discordes que l'édit de Nantes cachait sous les prinoipes philosophiques d'une tolérance mal comprise. Un arrêt du conseil d'État engagea les hostilités légales en rétablissant la religion catholique dans le Béarn, avec ordre aux protestants de restituer les biens ecclésiastiques qu'ils avaient sécularisés depuis près d'un demi-siècle.

Cependant, le duc de Luynes hésitait encore à en venir aux dernières extrémités. Il ne se dissimulait pas la gravité du coup qu'il allait porter, et secrètement il en redoutait les conséquences qui pour lui pouvaient être terribles.

Pendant les incertitudes de la cour, les Béarnais organisaient la défense, ils se joignaient aux religieux de Castel-Jaloux ; se réunissaient secrètement à Orthez, et Paul de Lescun, conseiller souverain de Béarn, prenait la haute main de la résistance légale, en faisant jurer aux députés de mourir, plutôt que de subir les conséquences de la « main-levée. »

L'assemblée d'Orthez se déclara en permanence ; les commissaires du roi furent mal reçus ; les députés, chassés d'Orthez, firent appel à tous les protestants de France et rendez-vous fut pris à La Rochelle.

Le roi Louis XIII, qui penchait encore pour des accommodements, voulut visiter le Béarn afin d'essayer de ramener ses sujets. Il se rendit à Bordeaux, et, de là, marcha sur Pau à la tête de ses troupes et y fit son entrée le 15 octobre 1620.

Maître du pays, grâce aux forces considérables dont il disposait, Louis XIII y rétablit la religion catholique.

Il porta le dernier coup à l'indépendance des provinces pyrénéennes en décrétant la réunion et l'incorporation du Donezan, de l'Andorre, de la Navarre et du Béarn à la France ; cela, au mépris des édits et des promesses solennelles du roi Henri IV, son père.

Du reste, le seul reproche sérieux, vu la situation où se trouvaient les choses, qu'il soit permis de faire au roi Louis XIII à ce sujet, c'est de n'avoir pas consulté les États de Béarn, sur une réunion dans laquelle il leur aurait couservé leurs privilèges, comme au Languedoc et à la Bretagne.

Favas, député général des réformés, écrivit à La Rochelle de convoquer l'assemblée générale des protestants, suivant le pouvoir qu'elle en avait reçu de l'assemblée de Loudun.

A peine le roi était-il de retour à Paris que l'assemblée eut lieu à La Rochelle.

Le roi considéra avec raison cette manifestation des Réformés comme une levée de boucliers. Il réunit ses troupes, et, accompagné du duc de Luynes que, pour cette circonstance, il fit Connétable, au détriment du maréchal de Lesdiguières, il entra résolument en campagne.

Grâce aux intrigues du nouveau Connétable, le duc du Maine, le comte de Soissons et plusieurs autres seigneurs influents se rallièrent au roi. Du reste, toutes les places fortes lui ouvraient leurs portes sur son passage et se donnaient à lui.

Les ducs de Rohan et de Soubise, qui comprenaient parfaitement la folie commise par Favas et les conséquences qu'elle devait avoir pour le parti réformé, s'étaient opposés à la tenue de l'assemblée générale de La Rochelle ; ils s'étaient efforcés de la faire se séparer. Le connétable de Luynes se méprenant sur le caractère et les intentions de ces deux puissants seigneurs, s'imaginant maladroïtement qu'ils oublieraient les vexations sans nombre qu'il leur avait fait subir, entre autres la condamnation

du duc de Rohan, son exécution en effigie, et la tête de ce prince mise à prix de cent cinquante mille écus, fut assez simple pour tenter de les faire abandonner leur parti et traiter à l'amiable avec le roi.

Le connétable fut prodigue de promesses ; il leur expédia plusieurs messagers dont le dernier, le mestre-de-camp Arnaud, était porteur de lettres très-gracieuses, écrites par le roi lui-même.

Messieurs de Rohan et de Soubise étaient de trop fins politiques pour se prendre à ces pièges grossiers. Ils avaient de trop justes sujets de haine contre le Connétable pour consentir à traiter avec lui.

Bien que la guerre eût été commencée sans leur assentiment leur volonté fut inébranlable. Ils repoussèrent dédaigneusement les avances qui leur étaient faites, et résolurent de ne pas abandonner leurs coreligionnaires.

Le duc de Soubise se renferma dans Saint-Jean-d'Angély, résolu à souffrir toutes les conséquences d'un siège ; le duc de Rohan partit pour La Rochelle, afin d'envoyer des secours à son frère et de ravitailler la place.

Maintenant que nous avons bien établi la situation des divers partis, qui en ce moment divisaient la France, nous reprendrons notre récit trop longtemps interrompu.

Cependant, si grand que fût l'appétit du sergent La Prairie, et nous devons constater que le susdit appétit était de dimension considérable, il arriva un moment où force fut au soldat de s'arrêter, par l'impossibilité complète dans laquelle il se trouvait d'avaler une bouchée de plus.

Heureusement, ainsi que l'a dit un ivrogne célèbre, si l'on ne peut pas toujours manger, on peut toujours boire ; le sergent La Prairie buvait sec, et par larges rasades.

— Mon brave sergent, lui dit Clair-de-Lune, dès qu'il le vit dans l'impossibilité complète de faire passer une bouchée de plus dans son gosier, je crois que vous allez mieux maintenant, n'est-ce pas ?

— Ma foi, oui, répondit le sergent, je n'ai plus faim ; mais je vous avoue que j'ai encore soif.

— Qu'à cela ne tienne ! reprit l'autre en riant : avec un peu de patience, nous vaincrons, je l'espère, cet ennemi, comme nous avons vaincu l'autre ; et il lui emplit son verre jusqu'aux bords.

Le sergent le laissa faire de la meilleure grâce du monde.

— Je l'ai dit et je le répète, Clair-de-Lune, fit-il en choquant son gobelet contre celui du chef des Vauriens, vous êtes un brave garçon ; c'est plaisir d'avoir affaire à vous.

— Bon ! ceci n'est rien ; entre amis on se doit des égards, que diable ! Ah ! ça, d'après ce que j'ai entendu dire, que les affaires se bronillent considérablement, là-bas, dans le pays d'où vous venez ?

— Eh ! eh ! fit le sergent en retroussant sa moustache, cela va bien ; il n'y a pas à se plaindre. On donne des coups, on en reçoit, parfois même les horions pleuvent comme grêle ; on brûle les villes, les villages ; on pille un peu, beaucoup même, c'est charmant.

— Quel heureux homme vous faites, sergent La Prairie, vous avez vu tout cela, vous, et vous n'en êtes pas plus fier !

— Dame ! que voulez-vous ? à la guerre comme à la guerre, chacun pour soi, et le diable pour tous !

— Sergent !... s'écria le ministre, allez-vous recommencer ?

— Pardonnez-moi, mon révérend, la langue m'a fourché. Je veux bien que cinq cent mille charretées de diables m'emportent si je recommence !